

Le Japon à travers les yeux d'un mangaka

Le cinéaste singapourien Eric Khoo s'est emparé de la vie et de l'œuvre du dessinateur Tatsumi

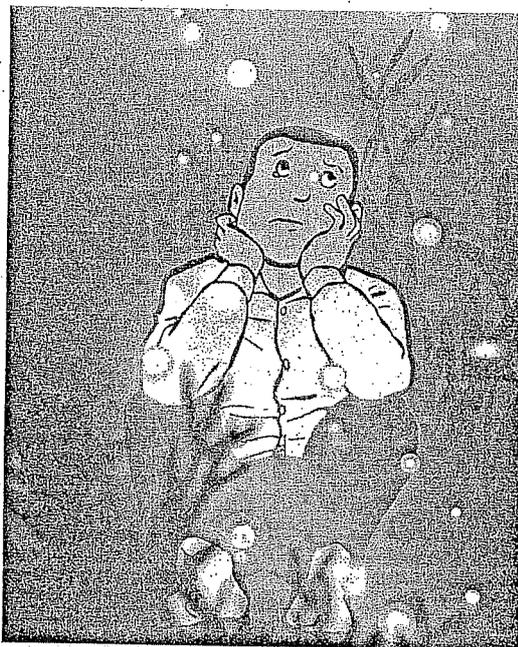
Tatsumi

Avant même de voir *Tatsumi*, on était intrigué par la singularité du projet : adaptation littéraire et dessin animé, biographie et film à sketch. A cette personnalité multiple, il fallait ajouter la rencontre entre Eric Khoo, cinéaste de Singapour, et Yoshihiro Tatsumi, auteur japonais de bandes dessinées. Le précipité obtenu de tous ces ingrédients est un film séduisant à l'humeur mélancolique.

Yoshihiro Tatsumi est né en 1935. Il est de cette génération d'artistes japonais (Hayao Miyazaki, Nagisa Oshima...) dont l'enfance a été façonnée par la guerre. Sa carrière de dessinateur de bandes dessinées a pris son essor en même temps que le Japon parvenait à la prospérité matérielle. Ce parcours est devenu la matière de son œuvre maîtresse, *Une vie dans les marges*, massive autobiographie dessinée de 800 pages, parue en 2009, éditée en France par Cornélius.

Il y a quelque chose d'éminemment romanesque dans cette traversée d'un demi-siècle par un homme à la fois modeste et conscient de sa valeur, pris entre les contraintes d'une industrie structurée comme n'importe quelle entreprise japonaise et les nécessités d'une puissance créatrice qui ne se satisfaisait pas des formats mis à sa disposition.

Plutôt que d'adapter ce seul récit autobiographique, Eric Khoo a choisi de l'illustrer par cinq adaptations de récits courts publiés au fil des ans par Yoshihiro Tatsumi. Au cinéma, « illustrer » est souvent un gros mot. Mais on parle ici d'un homme qui met la vie en ima-



Eric Khoo adapte cinq récits de Tatsumi en dessin animé. ZHAO WEI FILMS

ges. Ces récits qui suivent d'assez près la chronologie de la vie de Tatsumi, de la guerre à la prospérité des années 1960 et 1970, donnent au film son ampleur narrative et esthétique.

Le premier, en teintes sépia, commence à Hiroshima dans les heures qui suivent le bombardement. Commencé comme un manifeste pacifiste, *L'Enfer* vire bientôt au film très noir. Ce pessimisme teinté d'ironie acerbe est caractéristique des cinq fictions

retenues par Eric Khoo. On retrouvera au fil des histoires suivantes des thèmes familiers du cinéma japonais de la deuxième moitié du XX^e siècle : la prostituée qui entretient son père alcoolique avec l'argent des GI des troupes d'occupation pourrait sortir d'un film de Shohei Imamura.

L'existence de Tatsumi est de celles dont les triomphes n'effacent jamais la mélancolie. Le dessinateur a beau avoir rencontré et obtenu la reconnaissance de son

idole Osamu Tezuka, le dessinateur et animateur, père d'*Astroboy* et du *Lion blanc*, imposé un nouveau genre, le gekiga, bande dessinée dramatique, à un milieu éditorial ultra-conservateur, les séquences qui le montrent en créateur accompli restent empreintes d'insatisfaction et inquiétude.

Pour retranscrire ces émotions, Eric Khoo s'est surtout appuyé sur le montage et les cadrages. L'animation elle-même reste sommaire. C'est peut-être la raison de l'accueil

L'existence de Tatsumi est de celles dont les triomphes n'effacent jamais la mélancolie

mitigé que le film a reçu à Cannes, où il était projeté dans la section Un certain regard. Dirigée par Phil Mitchell, cette animation renvoie aux dessins animés japonais pour enfants, tels qu'ils furent conçus par Osamu Tezuka, qui réduisit le nombre d'images par secondes pour des raisons économiques.

De cette contrainte est née une esthétique qu'Eric Khoo et Phil Mitchell respectent à la lettre. Elle permet aussi de mettre en valeur le graphisme singulier de Yoshihiro Tatsumi. Son apparente sagesse pourrait passer pour de la banalité, mais il suffit d'un peu d'attention pour en percevoir l'expressivité. Ce qui s'applique très exactement au film qui porte le nom du dessinateur. ■

THOMAS SOTINEL

Film d'animation singapourien d'Eric Khoo (1h 36).

Eric Khoo : « Retrouver le monochrome des vieux mangas »

Le succès mondial des longs-métrages qu'il a dirigés en a fait une des figures du cinéma moderne

A 47 ANS, ERIC KHOO incarne à lui seul le cinéma de Singapour, même s'il est loin d'être le seul réalisateur de la ville-Etat. Sa prédilection pour les tournages ultrarapides, son recours à la vidéo ont accru l'étonnement qui a accueilli *Tatsumi*, un film d'animation dans le style japonais. Eric Khoo raconte la genèse de cette œuvre :

Il y a 25 ans, j'ai découvert Yoshihiro Tatsumi grâce à un ami. Je dessinais beaucoup de comics. Un éditeur m'a commandé un roman graphique, pour un Salon littéraire, trois mois plus tard. Je faisais mon service militaire en même temps, ce qui ne me mettait pas d'humeur créative. Cet ami m'a passé *Good-bye and other stories*, un recueil de Tatsumi traduit en anglais. J'ai

été tellement inspiré par ces récits que j'ai écrits en trois semaines et illustrés en un mois. J'ai été prêt pour le Salon.

Ce n'est qu'en 2009 que j'ai lu cet énorme livre, *Une vie dans les marges*. Grâce à lui, je suis revenu aux récits courts de Tatsumi. J'ai demandé à mes amis japonais de m'aider à lui écrire. M. Tatsumi m'a donné rendez-vous dans le quartier de Tokyo où se trouvent ses bureaux. Au sous-sol, il y a un café où les étudiants contestataires des années 1960 se retrouvaient. A 3 heures précises, cet homme de grande taille est arrivé, mon maître. Je lui ai dit que je voulais porter ses récits à l'écran, il m'a demandé si je ne craignais pas qu'en les mettant bout à bout, on pousse les gens au suicide. Je lui ai demandé : « Sensei, je voudrais les

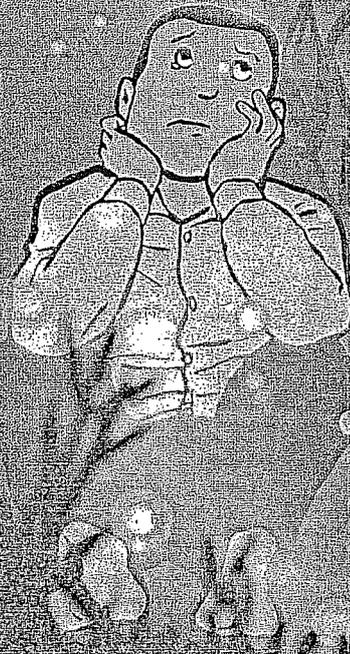
intercaler dans votre autobiographie. » Je lui ai montré mon carnet avec des esquisses, et il a vu que je savais dessiner. Il avait vu *My Magic*, qu'il avait aimé, il m'avait dit que ça aurait pu sortir d'une de ses bandes dessinées.

Une équipe très jeune

Il m'a demandé combien de temps ça prendrait. Je n'avais jamais fait de films d'animation auparavant, mais en aucun cas je ne voulais en faire un film en prises de vue réelles. Je suis un trop grand admirateur de son dessin. Je lui ai dit qu'il me faudrait un an ou deux, il m'a répondu qu'il se faisait vieux et que c'était bien long. N'y avait-il pas moyen de faire aussi vite que mes précédents films ? J'avais fait l'erreur de lui

avoir duré dix-huit jours. Je suis rentré à Singapour, où j'ai retrouvé Phil Mitchell, un Canadien, qui a un studio d'animation. Il a réuni une équipe très jeune. Je leur ai montré des films d'Ozu en couleurs pour leur donner une indication pour les parties du film qui suivent l'autobiographie. Pour les récits, je voulais retrouver les techniques d'impression monochrome des vieux mangas, qui nuançaient une seule couleur, pour des raisons économiques. Et j'ai dit à l'équipe qu'on pouvait enlever des cases de ses bandes dessinées, mais je ne voulais pas qu'on en ajoute. Tous les cadrages viennent de Tatsumi. On leur avait appris à rêver de Pixar et j'les ai renvoyés aux fondamentaux de l'animation. ■

Lucioles lui tombent sur la tête. PHOTO ZHAO WEI FILMS



«TATSUMI», KHOO DE CRAYON

BIOPIC Le Singapourien Eric Khoo rend un vibrant hommage au vieux et mythique mangaka.

TATSUMI
Film d'animation d'ERIC KHOO avec les voix de Yoshihiro Tatsumi, Tetsuya Bessho... 1h36.

Révélaté à Cannes par deux films subtils, *Be With Me* (2005) et *My Magic* (2008), Eric Khoo fait figure de héros d'un nouveau cinéma de Singapour au sein duquel il officie autant comme cinéaste que comme producteur de la plupart de ses jeunes compatriotes. Si le reste de la production de la cité-Etat reste à l'écart de nos écrans, film après film, on s'est pris de passion pour son cinéma de miniatures intimes, aux dispositifs très purs, toujours limpides, habités par un certain sens du miracle.

Ainsi, dans *Be With Me*, du tragique feutré des tractations amoureuses d'un trio adolescent, figurées via l'envahissement du cadre par leurs SMS hésitants, ou encore de l'irruption à même l'écran de l'intériorité d'une femme sourde et muette, par un déchirant soliloque de sous-titres au milieu du silence de mort qui était l'ordinaire du

personnage. Désormais détenteur d'une carte d'abonnement triennial aux Joles de la Croisette, Khoo y réfait une apparition (trop) discrète en mai. Il y présentait un cinquième long métrage qui est aussi sa première incursion dans le champ du cinéma d'animation, exercice d'admiration pour un titan mélancolique de la bande dessinée nipponne, Yoshihiro Tatsumi.

Rivalité. Pourquoi pareille vénération ? Bardé de prix et de médailles honorifiques, bien qu'encore peu traduit en Occident, Tatsumi incarne pleinement au Japon un tournant de l'histoire de son art. Dès 1957, il avait proclamé l'avènement d'un genre dont il se fit l'un des maîtres : le *gekiga*, soit « des images dramatiques » pour adultes, opposées à celles, plus inconséquentes et juvéniles, du *shonen manga*. Un registre neuf, dont les problématiques, sous son crayon, font sourdement écho à l'émergence furieuse, deux ans plus tard, de la Nouvelle Vague des Oshima, Imaiura et autres Yoshida : peinture d'une nature humaine plus complexe, tranchant du regard

porté sur la société japonaise d'après-guerre, refus du moralisme et du happy end.

Khoo a rencontré l'art de Tatsumi voilà vingt ans, alors qu'il exerçait encore lui-même comme illustrateur avant de virer cinéaste : une découverte dont il assure que l'im-

D'un pinceau limite groupie, Khoo s'est attaché à illustrer la créativité et la modernité mouvante de la patte graphique de Tatsumi.

passionnel l'accompagne toujours. « Combien de temps cela vous prendra-t-il de mettre ce film sur pied ? lui aurait demandé le dessinateur, aujourd'hui âgé de 76 ans, lors de leur première entrevue début 2009, c'est que, dépêchez-vous, je me fais vieux... » Trois ans plus tard, le film est là, et s'il ne sonde pas les mêmes abîmes de sidération que les deux précédents, il est très beau.

Adossé à l'ample autobiographie du maître (*Une vie dans les marges*, éditions Cornélius), ce tombeau

pour Tatsumi est un hommage amoureux à l'œuvre autant qu'à l'homme, embrassés tous deux par le regard de Khoo dans un aller-retour entre le dessin et la chair. D'une voix frémissante qui est celle de Tatsumi lui-même, le film récite l'enfance et l'adolescence misérables jusque d'ines-

perées premières publications, la rencontre avec l'idole Osamu Tezuka et la rivalité qui s'ensuivit, la découverte du plaisir exalté de la création et, finalement, l'invention d'un style révolutionnaire, non sans tracas.

Singes. Le portrait passionné se fait vite récit d'une autre passion sans cesse contrariée, elle, celle de Tatsumi pour son art qui, bien que populaire, lui réservait une vie d'apitété et d'infortune. Dans les plus de la trame biographique, Khoo insère cinq contes cruels représentatifs de l'œuvre, peintures de laisses pour compte à l'existence crasseuse qui remuent quelques simulacres mémoriels de l'après-

guerre, à rebours de l'euphorique miracle économique nippon. Histoires courtes de singes ou d'incestes, de putes et d'artistes maudits, tragédies ordinaires de papier encré desquelles émerge une histoire alternative de la résurrection du Japon, que le dessinateur traversa dans une indigence et un malaise dont sont baignés ses récits mi-sardoniques, mi-amers.

Mais, par-dessus tout, l'émerveillement se niche dans la plasticité de l'adaptation d'Eric Khoo. D'un pinceau limite groupie, le cinéaste s'est attaché à illustrer la créativité et la modernité mouvante de la patte graphique de Tatsumi. À mesure qu'il se fait, le crayon du maître s'aguerit, traces et couleurs se font plus mouvementés, avec un raffinement d'essai animé. Les diverses techniques de l'art des mangakas se succèdent et s'emmêlent. Et, dans cette agilité labile et fluide du dessin, le film recompose le cours emporté d'une œuvre en mouvement et d'une vie en marge. Entre les cases.

JULIEN GESTER



Destin animé

TATSUMI, d'Eric Khoo

Avec les voix de Tetsuya Bessho, Yoshihiro Tatsumi... 1 h 36.

★★ Avec ses histoires sombres et tragiques, Yoshihiro Tatsumi a inventé un nouveau genre de manga dans les années 1950 : le « gekiga ». Totale­ment respectueux du style graphique de l'auteur, le Singapourien Eric Khoo adapte en dessin animé cinq de ses œuvres dans une création ponctuée d'extraits de sa biographie, *Une vie à la dérive*. Soit : un photographe de guerre est envoyé sur les ruines d'Hiroshima, un ouvrier est obligé de se séparer de son singe, un retraité sombre dans la débauche, une prostituée tente de s'en sortir, un dessinateur pour enfants s'adonne aux graffitis salaces. Les historiettes n'ont rien de drôle, loin de là. Pour autant, elles imposent un regard cruel sur la vie au Japon à cette époque, et éclairent le parcours passionnant de cet artiste à découvrir d'urgence. A la fois biographie, recueil de courts-métrages, commentaire de texte et dessin animé pour adultes, le film devient une œuvre curieuse et magnifique. © J. W.

Coup d'essai, Khoo de maître

ANIMATION Le réalisateur Eric Khoo signe un film passionnant sur la vie de l'auteur de manga, et l'œuvre de Yoshihiro Tatsumi.

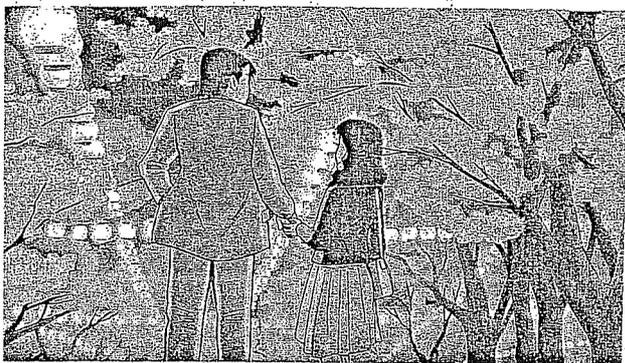
EMMANUËLE FROIS

Ah, la vie vous réserve parfois de ces surprises ! Lorsque Eric Khoo débarque un beau jour à Tokyo chez le célèbre mangaka Yoshihiro

Tatsumi pour lui annoncer qu'il souhaite réaliser un film d'animation sur sa vie et sur son œuvre, ce dernier est des plus étonnés. « Il ne comprenait pas comment un cinéaste de Singapour n'ayant par ailleurs encore jamais réalisé de dessin animé puisse s'intéresser à son travail, explique Eric Khoo. Je voulais entremêler cinq de ses histoires courtes à son roman graphique autobiographique, Une vie dans les marges, qui couvre la période 1945-1960. »

Avant de se laisser convaincre par l'enthousiasme d'Eric Khoo, Yoshihiro Tatsumi émet quelques réserves en maniant à la perfection l'autodérision. « Il m'a dit, se souvient Eric Khoo, je suis un dinosaure, et mes histoires sont tristes, les spectateurs voudront se suicider en sortant des salles de cinéma ! »

Reflêt de l'humour noir, de la face sombre de l'auteur de bandes dessinées japonais qui, en 1957, révolutionnait l'univers du manga en inventant le gekiga (littéralement « images dramatiques »), une nouvelle forme de BD destinée à un public



Il plonge dans les classes populaires du Japon néolat après-guerre. ZHAO WEI FILMS

adulte. Après la Seconde Guerre mondiale et la défaite japonaise, le manga est en plein essor. Ce sont alors d'aventures fantastiques dont raffolent les adolescents. La pénurie de papier force même le gouvernement à ouvrir des librairies de location de mangas. Le jeune Yoshihiro dévore ceux d'Osamu Tezuka, le maître absolu du genre, créateur d'*Astro Boy*.

Une dimension sociale

Eric Khoo a respecté l'esprit comme le style graphique de Yoshihiro Tatsumi. Son biopic animé, *Tatsumi*, est passionnant à plus d'un titre, autant pour le fan que pour le profane. Il s'agit d'une plongée dans les classes populaires du Japon de l'immédiat après-guerre.

Dans l'univers de Tatsumi, auteur underground, le manga a une dimension sociale. Il se teinte de réalisme et de poésie. Il est plein de désespérance, de passion, de drame aussi. L'artiste fouille dans les entrailles de ses personnages. Culpabilité d'un repor-

ter qui a photographié des ombres mortes dans les ruines d'Hiroshima (*L'Enfer*). Solitude d'un ouvrier qui se console auprès de son singe (*Monkey mon amour*). Désespoirs de Mariko contrainte de se prostituer avec des GI pour survivre (*Good Bye*) et d'un auteur de livres pour enfants qui trouve l'inspiration dans les graffitis pornographiques des toilettes publiques (*Occupé*).

L'enfance a laissé des traces indélébiles chez Tatsumi, né à Osaka en 1935. Relation difficile avec un frère jaloux et gravement malade, mariage raté de ses parents, difficultés financières de la famille. Tatsumi, gamin surdoué, publie son premier manga à 14 ans. Depuis, le genre est passé de l'âge d'or à l'âge industriel. Mais c'est une autre histoire. ■



« Tatsumi »

Film d'animation d'Eric Khoo
Avec la voix de Yoshihiro Tatsumi
Durée 1 h 36

■ L'avis du Figaro : ●●●○

L'Humanité

LE JOURNAL MONDIE PAR JEAN-JAURES

CINÉMA

Eric Khoo et les rêves de nouveaux mondes de Tatsumi

L'un des rares réalisateurs singapouriens, Eric Khoo, rend l'hommage d'un film d'animation profondément humain au grand maître japonais du manga Yoshihiro Tatsumi.

ENTRETIEN



Eric Khoo est un cinéaste de Singapour dont le premier film, *Mee Pok Man*, ré-

PHOTO: M. FILMS



« Les dessinateurs du studio d'animation ont été obligés d'apprendre à dessiner comme Tatsumi, ce qui n'était pas simple non plus. »

m'a demandé de produire un recueil d'une centaine de planches. J'étais très flatté mais il y avait une condition impérieuse: le délai n'était que de trois mois afin de tomber au moment du Salon du livre. À l'armée je n'avais aucune inspiration. Tout n'était qu'ennui. Je lisais toutes sortes de bandes dessinées. Un jour, j'ai découvert l'une des histoires courtes de Yoshihiro Tatsumi adaptée dans le film, celle intitulée *Goodbye*. Cela m'a causé un tel choc que j'ai accompli le travail que l'on m'avait commandé en trois semaines. Mais j'ai été en admiration devant son travail toute ma vie. Lorsque j'ai lu son autobiographie, *Une vie dans les marges*, en 2009, j'en ai perdu le sommeil. Lui rend un hommage cinématographique est devenu pour moi une nécessité. Cet homme a transformé le paysage du manga. Il a apporté le gekiga,

ces « images dramatiques », et tous les mangas actuels portent son ADN. Il est également le père tutélaire d'autres créateurs de bandes dessinées ailleurs dans le monde.

Le cinéma d'animation vous tentait?

Eric Khoo. Je m'étais juré de ne jamais en faire. D'abord, je n'ai aucune patience. J'ai par exemple tourné *My Magic* en neuf jours. Là, j'étais vraiment touché par le parcours de Tatsumi, par ses qualités d'observation de la vie humaine, sa vision triste et belle. Je l'ai contacté par l'intermédiaire d'un ami. Il m'a donné rendez-vous au Japon, dans un café enfumé plein d'activistes étudiants. J'étais très intimidé. Nous avons fait en sorte qu'il voie mes films auparavant. J'avais apporté de vieux dessins et j'ai montré à Tatsumi sous une forme illustrée à quoi

pourrait ressembler une adaptation animée de ses travaux. C'est l'homme le plus humble que j'ai jamais rencontré, avec un sens de l'humour décapant. J'ai été tellement content qu'il accepte, malgré mon inexpé-

« Lorsque j'ai lu son autobiographie, *Une vie dans les marges*, en 2009, j'en ai perdu le sommeil. »

rience dans l'animation et mon incapacité à lui dire où nous allions et combien de temps cela prendrait.

Les bandes dessinées de Tatsumi sont investies d'une grande sensibilité, d'un vrai sens du mouvement. Qu'attendiez-vous de l'apport du cinéma?

Eric Khoo. Le cinéma apporte le son, une voix nouvelle. Ce peut être celle du grand acteur japonais Tetsuya Bessho, qui en interprète sept dans le film. Tatsumi lui-même donne sa voix aux parties autobiographiques. Il a dû écrire des textes qui n'étaient pas dans les bulles. J'avais besoin de ses émotions. J'aime beaucoup le cadrage de ses vignettes, mais le cinéma devait apporter une profondeur de champ. J'ai été obligé de tourner dans les cadres avec de vrais acteurs. Les dessinateurs du studio d'animation ont été obligés d'apprendre à dessiner comme Tatsumi, ce qui n'était pas simple non plus. Je voulais des tons différents dans le film, parfois de la couleur quand les vignettes d'origine étaient en noir et blanc, comme celles d'*Une vie dans les marges*. J'ai visionné beaucoup de films japonais, notamment ceux d'Ozu, pour

70'S NIPPONES

Dans le film qu'il consacre au dessinateur de mangas Yoshihiro Tatsumi, Eric Khoo anime l'autobiographie de l'auteur. Il y intercale cinq des histoires courtes, sombres et cruelles, imaginées par Tatsumi dans les années soixante-dix. Une quinzaine d'années auparavant, Tatsumi et quelques dessinateurs de mangas pionniers inventaient le terme gekiga, littéralement « images dramatiques ». Le film d'Eric Khoo dresse ainsi le portrait lumineux de Yoshihiro Tatsumi, dont les dessins feront ressurgir les traumatismes de la guerre, puis les sombres réalités que masquera l'envol économique du Japon. Le mariage du cinéma et de la bande dessinée est ici une parfaite réussite, susceptible par sa créativité de rencontrer un public bien plus vaste que celui des mangas.

capter une atmosphère, cette culture mystérieuse et profonde du Japon. Nous consultations sans cesse Tatsumi pour retrouver les couleurs d'une ville aujourd'hui transformée, l'accent spécifique d'Osaka... Il a réalisé une quarantaine de dessins pour le film. Je crois que nous sommes parvenus au mariage de la bande dessinée et du cinéma que nous souhaitons.

Quelle que soit la question, vous revenez à Yoshihiro Tatsumi, vous plaçant comme en retrait...

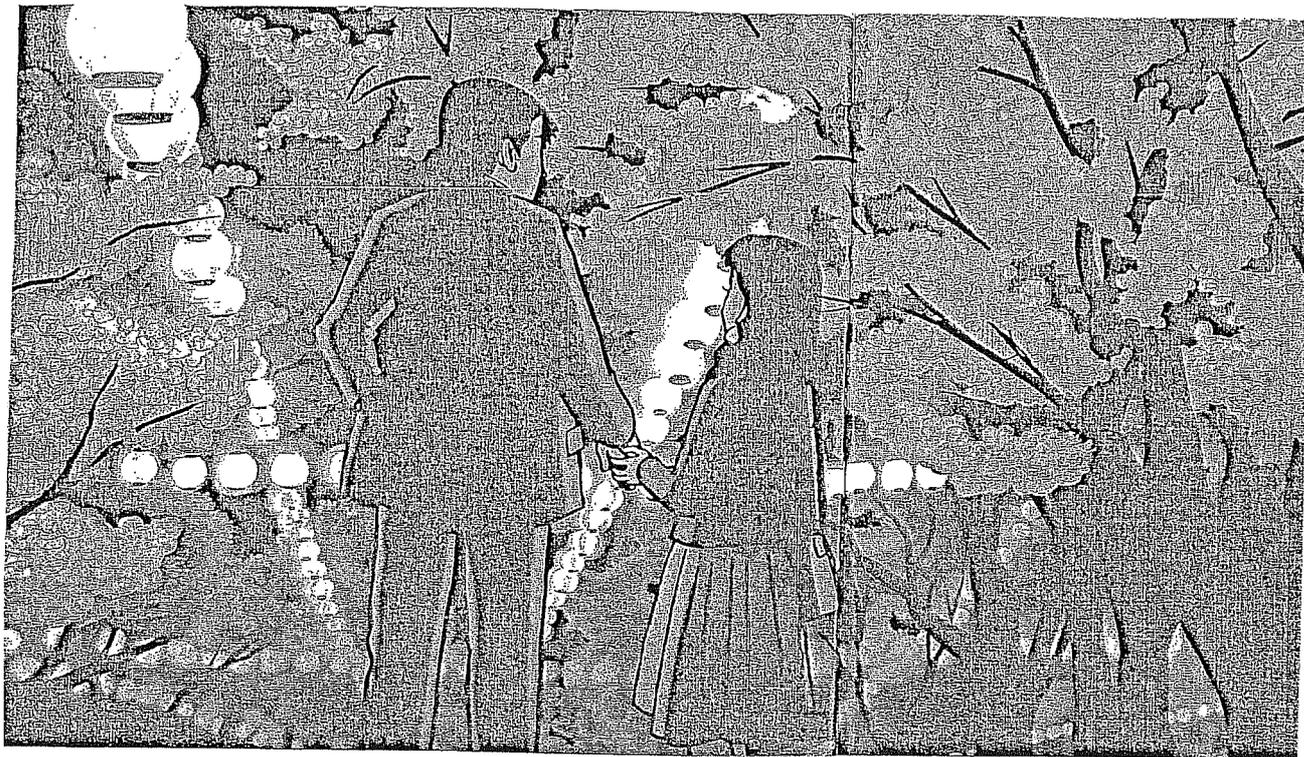
Eric Khoo. C'est un si grand artiste. Lorsqu'on le voit en personne devant sa table à la fin du film, ce qu'il est en train de dessiner est en fait la première image du film, celle qui apparaît en même temps qu'il dit: « Je veux encore créer de nouveaux mondes. »

DOMINIQUE WIDEMANN

Le travail de Yoshihiro Tatsumi vous intéresse-t-il de longue date? A-t-il toujours été l'une de vos idoles?

Eric Khoo. Ayant dû faire des films, je faisais de l'illustration. Je dessinais pour des magazines et des journaux. Tandis que je faisais mon service militaire, ce qui à Singapour signifie une période obligatoire de deux ans, une grande maison d'édition

LES inRock Kuptibles



Le film donne le temps de s'attacher aux personnages et, lorsque la tragédie surgit, on en ressort le cœur brisé

Tatsumi d'Eric Khoo

Adaptation de l'autobiographie du grand mangaka Yoshihiro Tatsumi. Récit poignant d'une vie d'homme et fresque intimiste du Japon de la reconstruction.

Maître de la bande dessinée japonaise né en 1935, Yoshihiro Tatsumi est l'inventeur du terme *gekiga*, qui désigne les mangas pour adultes, sombres, réalistes et abordant des sujets de société.

Pionnier du genre, il a emprunté au cinéma ses découpages, son rythme et certains de ses thèmes. Il était naturel qu'à son tour le cinéma lui rende hommage à travers le réalisateur Eric Khoo, fan depuis plus de vingt ans et ancien dessinateur lui-même.

L'idée géniale d'Eric Khoo (cinéaste de Singapour auteur de *My Magic*) est de lier l'œuvre et la vie de cet artiste en mêlant intimement cinq de ses nouvelles et un récit tiré de son autobiographie *Une vie dans les marges*, récompensée partout à travers le monde. En voix off, Tatsumi est le propre narrateur des passages qui le concernent, immergeant le spectateur au plus profond de sa vie, de son travail.

On découvre comment, d'une passion enfantine partagée avec son frère, le manga devient vite le moyen d'entretenir sa famille, très modeste, alors qu'il n'est encore qu'adolescent. A 22 ans, confronté à l'incompréhension qui monte au Japon envers les mangas, jugés vulgaires, Tatsumi prend conscience qu'il faut différencier le manga pour enfants de celui pour adultes. Le *gekiga* est né. Mais la vague de prospérité qui submerge le Japon en pleine expansion économique à partir des années 60 ne l'atteint pas. Dans les années 70, Yoshihiro Tatsumi peine à trouver du travail et le supporte difficilement.

Amer, il puise son inspiration dans sa colère. D'une noirceur absolue, les cinq récits choisis pour *Tatsumi* datent de cette époque et révèlent un Japon où les exclus du miracle économique sont nombreux, victimes d'une société qui va trop vite. Les personnages de Tatsumi sont

torturés, malheureux (*"Juste un homme"*), englués dans la solitude (*"Good Bye"*), le désespoir (*"Monkey mon amour"*), le remords (*"L'Enfer"*), l'humiliation (*"Occupé"*). Insérées dans le fil de l'autobiographie, ces histoires font écho à la vie de l'auteur par leurs thèmes (difficulté du travail du mangaka dans *Occupé*) ou par leur contexte historique (1945 pour *L'Enfer*, date à laquelle Tatsumi a commencé à dessiner).

La dureté de ces nouvelles relativise toutefois celle de l'existence du mangaka et, par ce montage intelligent, Eric Khoo prouve à quel point il a bien compris son idole. En faisant passer la vie du maître derrière son art, il révèle toute la modestie de Yoshihiro Tatsumi – une humilité affichée d'ailleurs dès l'ouverture du film, où avant toute chose un hommage est rendu à Osamu Tezuka, père du manga et idole de Tatsumi.

Alors que la lecture des mangas de Tatsumi, instaurant une distance entre le lecteur et les images, permet de supporter l'âpreté des récits, le film, au contraire, oblige par rémanence à contempler les choses en face, à les affronter. Dans *Tatsumi*, on est immergé dans cette société implacable, dans ces métros bondés, dans ces usines dangereuses, dans ces cabarets miteux, dans ces foules anonymes. On a le temps

de s'attacher aux personnages, comme cet ouvrier solitaire qui n'a pour compagnon qu'un petit singe ou ce photographe qui rencontre la célébrité grâce à des victimes d'Hiroshima. Et lorsque la tragédie surgit, on n'en éprouve que plus d'empathie, on en ressort le cœur brisé.

Mais Eric Khoo sait quand il doit s'arrêter. Sa mise en scène, fidèle aux livres, est délicate, et jamais il ne franchit la fine ligne entre sensibilité et sensiblerie. Il y parvient grâce à une animation sans artifice, presque artisanale, loin de la patte léchée du studios Ghibli. Le dessin est brut, cinglant, au plus près du trait de Tatsumi, poignant mais jamais larmoyant.

L'utilisation de la couleur est subtile. Les nouvelles sont en noir et blanc et dans une bichromie aux teintes passées qui les recouvrent d'un voile pudique, tandis que la partie autobiographique est toute en couleurs douces, baignée de mélancolie. C'est sur cette impression que l'on restera après la magnifique scène finale, où l'histoire et réalité se rejoignent et où l'on voit le maître faire naître son univers bouleversant du chaos de ses crayonnés. Anne-Claire Norot

Tatsumi d'Eric Khoo, avec les voix de Yoshihiro Tatsumi et Tetsuya Bessho (Sing., 2011, 1h36)